http://divergences.be/spip.php?article245

Revue libertaire internationale en ligne

DIVERGENCES

Nous sommes définis par les lignes que nous décidons de traverser ou d'accepter comme frontières

Interview

2/4 Basilio Martin Patino : entre « vérité » et « farce »

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - 2007 - NÂ° 5 (Janvier/January 2007) - Arts - Cinéma/movies - Cinéma de la mémoire : -

Date de mise en ligne : lundi 25 décembre 2006

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Basilio Martin Patino : J'ignore comment naissent les films. J'en ai réalisé pour répondre à un besoin à un moment donné. Quand je suis parti de Salamanque pour Madrid, je me suis éveillé à une rationalité dont je n'étais pas conscient. J'ai compris ce qui s'était passé dans mon pays et j'ai commencé à faire du cinéma. Nous n'avions rien à voir avec un gouvernement hostile ni d'ailleurs avec le reste de la profession qui nous ignorait. Nous avons vécu une époque étrange dans un pays étrange et intéressant. Je parle au pluriel car nous étions plusieurs à l'école de cinéma, enfants de ceux qui avaient participé à la guerre civile. J'ai voyagé à l'étranger et je dois dire, qu'à l'époque, le monde du cinéma espagnol présentait une certaine vacuité, les uns étaient en exil et les autres morts ou en prison.

Mon premier film de fiction exprime un étonnement devant un pays dans lequel j'étais mal à l'aise. ***Neuf lettres à Berta*** [1]met en scène un étudiant, fils de vainqueur de la guerre civile, et en porte-à-faux avec son milieu familial et une société fermée. Le film a eu du succès. Ensuite, la censure a interdit ***Canciones para despues de una guerra*** et j'ai choisi d'entrer en clandestinité. C'est peut-être pour cela que je ne suis pas connu. Cette période était difficile mais très riche en créativité. Après la fin du franquisme, j'ai réalisé deux films de fiction, ***Les Paradis perdus*** [2] (1985) et ***Madrid*** [3](1987).

Je venais d'une ville très catholique qui avait vu la naissance du franquisme et, en arrivant à Madrid, j'ai découvert une ville vivante, toujours en révolte. Dans ***Madrid*** , je voulais montrer comment les gens, les miliciens avaient survécu et lutté alors que le gouvernement était parti à Valence. Je voulais dire le sens moral collectif, la lutte des femmes dans une ville traquée, cernée et presque désarmée, et décrire l'arrivée des Brigades internationales qui avaient permis de résister jusqu'au dernier moment. Il était important de raconter aux autres et à moi-même ce qui s'était passé à Madrid. Et j'ai pris comme prétexte scénaristique la venue de ce documentariste étranger pour monter des documents de l'époque, sur fond sonore de zarzuelas.

Quand et comment avez-vous réalisé Caudillo ? [4]

Basilio Martin Patino : Au fur et à mesure de ma prise de conscience, j'étais de plus en plus angoissé en raison de la situation de mon pays. Le film Caudillo est né en moi et répondait à un réel besoin. À cette époque, il était évidemment impensable de réaliser ce genre de film sur Franco car ceux qui auraient pu le faire étaient soit en prison, soit en exil, soit au cimetière.

Durant mes études, j'ai appris beaucoup de choses sur la situation et plus encore lorsque j'ai commencé à faire du cinéma étant confronté à la censure et à l'hostilité ambiante du milieu, alors qu'une certaine liberté est nécessaire dans cette profession. Je peux dire qu'alors j'étais dans un processus de tâtonnement.

Mon premier film était déjà contestataire par rapport à la situation en Espagne et je me suis rendu compte qu'il me serait impossible d'avoir une expression libre, alors j'ai réalisé mon premier film interdit, ***Canciones para despues de una guerra / Chansons pour un après-guerre*** [5]. Je lui ai donné une tonalité ludique avec le montage de la musique et des images, en utilisant les chansons populaires et contestataires qui protestaient contre la situation. Le film a plu à la censure et aux ministres qui l'ont vu, parfois avec leurs épouses. La situation était paradoxale : le film leur plaisait, mais il était interdit. Le projectionniste de la salle de projection du ministère nous rapportait qui voyait le film : le roi et la reine, les ministres, etc. C'était cocasse, mais j'ai vite compris qu'il était inutile de jouer ce jeu et qu'il était préférable d'entrer dans la clandestinité.

[1] *Neuf lettres à Berta / Nueve cartas a Berta* (1965, 1 h 30). Le découpage du film suit les neuf lettres d'un étudiant de Salamanque adressées à

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne

une jeune fille rencontrée à l'étranger, dont la famille est exilée pour des raisons politiques. Neuf chapitres pour décrire â€" en voix off â€" le malaise d'une génération étouffée par le franquisme. Encadrée par la religion (dès les premières images du film, des prêtres sont présents) et la Garde civile, la société espagnole vit dans l'isolement, sanglée par des interdits, plus encore perceptibles dans une ville de province, historiquement significative pour Franco. Le film a du succès, ce qui n'est pas le cas du second long métrage de Patino : ***De l'amour et d'autres sentiments / Del amor y otras soledades*** sorti en 1969.

[2] ***Les Paradis perdus*** (1985, 1 h 34) peut être vu comme le pendant de Neuf lettres à Berta. À la mort de sa mère, une femme exilée revient dans la ville de son enfance et remet en question son itinéraire, ses liens familiaux et ses relations amicales

[3] Le documentaire, monté dans le film, n'est pas achevé par le réalisateur qui a proposé le projet. Le montage est interrompu par la productrice qui crie à l'anarchie et déplore le manque de hiérarchie. Le film dans le film reste donc inachevé et peut-être est-ce préférable remarque Hans (le réalisateur) car « les réalisateurs déforment la réalité par excès de pouvoir ». Le film est une réflexion flamboyante sur les images de fiction et celles des reportages, sur les paroles mises en scène et les autres, celles des personnes de la vie réelle. Quel est le rapport entre réalité et fiction ? Les détails significatifs abondent, des images subliminales : sur la table de l'appartement où se monte le film est posé en évidence *Frente libertario*, la dérision avec les commentaires des vieux anarchistes sur les images de Franco avalant l'hostie, puis cette réflexion de la monteuse regardant défiler les enfants des phalanges : « des tarés ! ». Enfin le lien entre les images d'archives et les manifestations contre l'OTAN comme si Madrid, la révoltée, se souvenait de son passé de résistance.

[4] ***Caudillo*** (1974, 1 h 46) est une analyse de la montée au pouvoir de Franco, de l'ascension d'un dictateur. C'est un regard subversif sur l'histoire officielle nourri de documents d'actualité de l'époque et inédits. L'Espagne, « épée de la religion », et son « guide » qui déclare, « guerre sainte » oblige : « si c'est nécessaire, je fusillerai la moitié de l'Espagne. » La mystique de la guerre et de la mort s'est soldé par un million de morts et deux millions de prisonniers.

[5] ***Canciones para despues de una guerra / Chansons pour une après-guerre*** (1971, 1 h 30). L'importance de la bande-son, peut-être plus évidente dans ce film, n'en demeure pas moins la préoccupation constante de Patino dans tous ces films, qu'il s'agisse des documentaires ou des fictions. Les musiques comme les ambiances ou la voix off ajoutent une dimension à la complexité de la narration cinématographique. Ses films sont construits sur plusieurs niveaux, jouant l'histoire dans l'histoire, le film dans le film, le documentaire dans la fiction et vice-versa, de même que Patino peut aborder le même sujet selon des axes différents, des réalités ouvertes, des perspectives opposées qui donnent la sensation d'un trajet initiatique où le/la spectateur/trice est sollicité-e pour l'interprétation du film, en gardant le choix de sa propre traduction de l'événement ou des faits. L'interdit sur le film ne sera levé qu'en 1976.

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne